

## MIRBEAU ET ALPHONSE ALLAIS

Alphonse Allais et Octave Mirbeau se sont-ils écrit ? On ne connaît pas de lettres, ni de l'un ni de l'autre. Il est vrai qu'Allais écrivait peu, tout juste des billets, non datés, généralement pour donner ou annuler un rendez-vous, ou réclamer son dû à des éditeurs et à des directeurs de journaux.

Il faut chercher ailleurs les traces de leurs relations : à défaut de correspondance privée, leurs lettres ouvertes.

Sans savoir jusqu'où allait leur camaraderie, on peut penser qu'il y eut entre eux une certaine amitié reposant sur l'estime : pour Allais, il suffisait déjà que Mirbeau soit Normand, il n'en demandait pas plus.

Les seuls rapports que nous leur connaissions sont les signes de connivence qu'ils échangent à travers leurs chroniques. C'est Allais qui semble avoir commencé en dédiant à Octave Mirbeau un conte intitulé : "Le Nommé Fabrice", paru dans *Le Chat noir* du 14 avril 1888. C'est une paysannerie normande, sombre histoire de terrain appartenant au père Fabrice, sur lequel on a construit par erreur (1). Il ne prouve qu'une chose : en 1888, Mirbeau et Allais se rencontraient au Cabaret du Chat Noir de la rue Victor-Massé. À cette époque, lorsqu'Allais dédiait un conte, c'était généralement à un écrivain dont il admirait le livre qui venait de paraître : en l'occurrence, *L'Abbé Jules*, paru le mois précédent chez son propre éditeur, Ollendorff... Cela fait beaucoup de coïncidences pour ne pas sembler une complaisance ; mais n'ayons pas mauvais esprit, il en était de toute façon ainsi à une époque où l'on était encore loin d'avoir inventé les attachées de presse de l'édition.

Lorsqu'ils collaboreront tous les deux au *Journal* de Fernand Xau, en 1894 et 1895 Allais adressera des "Lettres à M. Octave Mirbeau" (2), qui répliquera en avril 1896 par une "Lettre à Alphonse Allais" (3), qui répondra lui-même en *post-scriptum* à l'une de ses chroniques par un "Télégramme ouvert à Octave Mirbeau" (4).

La chronique de Jean Salt du 5 juin 1897, dernier échange connu jusqu'à présent entre les deux écrivains, ne marque certainement pas la fin de leurs relations (Allais est mort en 1905) ; mais peut-être la tournure que prend l'Affaire Dreyfus l'année suivante les a-t-elle éloignés ? L'année 1898 est justement celle au cours de laquelle Allais prend de plus en plus de distance avec l'Affaire, tant il tient à ne se brouiller avec personne. Il ne la prend pas plus au sérieux que le reste. Il va même remanier *Innocent*, la pièce qu'il avait écrite avec Alfred Capus en 1895, sous la forme d'un feuilleton dans *Le Journal* en août 1898, avec ce titre provocateur : *L'Affaire Baliveau* (qui deviendra en librairie *L'Affaire Blaireau*)...

En attendant, la chronique de Jean Salt (*supra*) est un véritable hommage à Allais. C'est d'abord, dès le titre, un assez bon pastiche des chroniques d'Allais ; et en feignant de l'avoir rencontré en Italie, Mirbeau lui montre qu'il est un lecteur attentif de ses *Nouvelles sensations d'Italie*, parues du 13 au 28 mai dans *Le Figaro* (5). Seule nuance : Allais et sa jeune femme ont surtout séjourné à Venise. Et Mirbeau n'a pas mis cette année-là les pieds en Italie.

Mais, bah ! quelles entorses ne ferait-on pas subir à la vérité pour adresser un signe de connivence à un ami ?

François CARADEC

### NOTES

1. Recueilli dans les *Oeuvres posthumes* d'Alphonse Allais, Robert Laffont, collection Bouquins, 1990, pp. 169-171.
2. Le 29 novembre 1894 et le 23 décembre 1895.
3. Le 19 avril 1896.
4. Le 22 avril 1896.
5. Et non dans *Le Journal*, comme indiqué par erreur dans les *Oeuvres posthumes* (pp. 350-361).